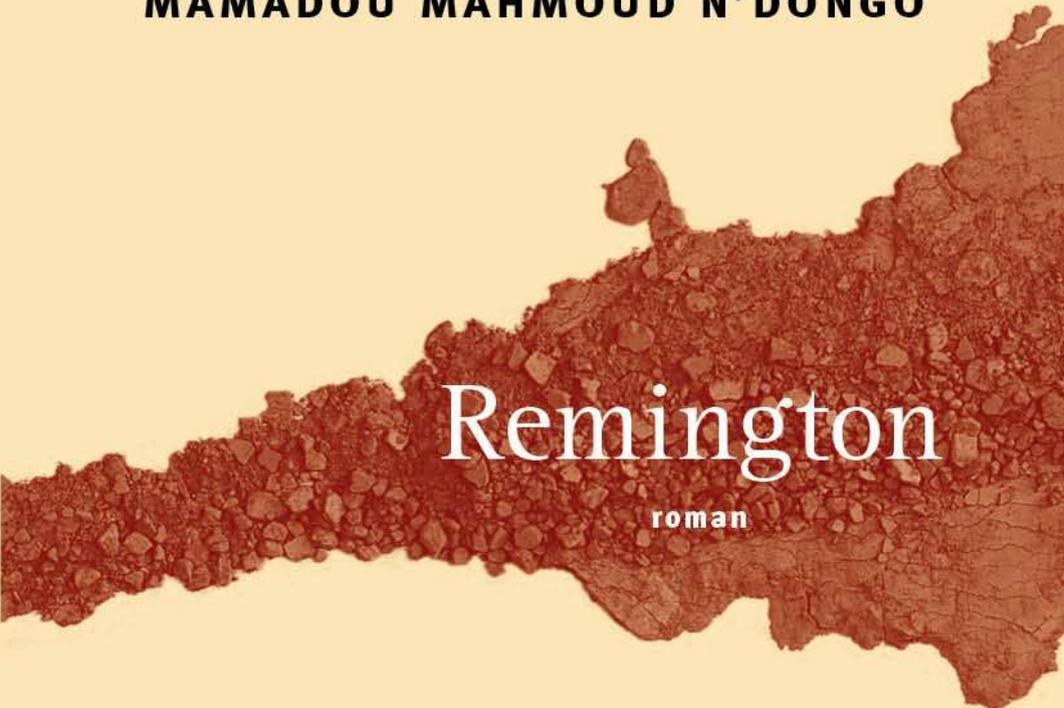


**MAMADOU MAHMOUD N'DONGO**



**Remington**

roman

**CONTINENTS NOIRS** *nrf* **GALLIMARD**

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

MOOD INDIGO, variations amoureuses.

Éditions Gallimard, collection Continents Noirs, 2011

LA GÉOMÉTRIE DES VARIABLES, roman.

Éditions Gallimard, collection Continents Noirs, 2010

EL HADJ, roman.

Éditions Le Serpent à Plumes, Le Rocher, 2008

BRIDGE ROAD, roman.

Éditions Le Serpent à Plumes, Le Rocher, 2006. Éditions Motifs, Le Rocher, 2009

L'ERRANCE DE SIDIKI, BÂ, récit.

Éditions L'Harmattan, 1999

L'HISTOIRE DU FAUTEUIL QUI S'AMOURACHA D'UNE ÂME, nouvelles.

Éditions L'Harmattan, 1997

*Les littératures dérivent de noirs continents.*

**Manfred Müller**



**MAMADOU MAHMOUD N'DONGO**

# Remington

roman

**CONTINENTS NOIRS** *nrf* **GALLIMARD**

L'auteur a bénéficié de l'aide à l'écriture du CNL.

© *Éditions Gallimard*, 2012.

*À Pascal Abel*



Bien souvent les critiques sont plus inventifs  
que les créateurs eux-mêmes.

FRITZ LANG





# AUTOFICTION(S)



Mon dimanche a commencé comme le début d'un film de Jim Jarmusch, par un long plan-séquence où le héros devant son verre de pur malt est assis au comptoir, près de lui, une Rita Hayworth éméchée mime une danse lascive devant un juke-box à la prise débranchée tandis que le barman lit 2666 de Roberto Bolaño, il est minuit passé de cinq minutes, rue Myrha, je regarde mon reflet dans le miroir au-dessus du comptoir, je venais d'avoir quarante et un ans. « Hier encore », comme le chante Aznavour. Hier encore, j'étais jeune et draguais une groupie des MW, qui avait la moitié de mon âge, mon pass VIP m'avait permis de la baiser dans la loge d'Anton Hawkins, son idole. Après l'amour, après l'avoir présentée au groupe, elle m'avait déposé dans ce bar, juste en dessous de chez elle, préférant se défaire du superflu. J'étais triste et amer d'avoir traversé Paris et de me retrouver ainsi éconduit mais, après tout, j'avais couché avec elle, c'était mon seul réconfort, je trinquais avec mon reflet, à mon année passée quand je perçus un cri rauque, tout comme le barman, je levais la tête de mon verre.

Rita Hayworth venait de se péter la cheville, elle se tortait de douleur sur le sol...

Le barman la regarde et hausse les épaules, et me dit : « Elle est mieux ici qu'à Juárez... » Je finis mon verre et continue à la fixer dans le miroir, elle semble si loin, comme sur un écran : excepté qu'elle ne se déhanche plus ma Rita Hayworth maquillée comme une voiture volée. Rita avait épuisé sa cinquantaine, comme d'ailleurs le barman bedonnant, dans son tee-shirt aux couleurs du drapeau de l'Uruguay.

Elle me crie dessus, elle me lance l'un de ses talons, mais n'a pas la force de m'atteindre, je me retourne, je ramasse l'escarpin, ce sont des Louboutin, ce qui m'étonne, vu son style. Je m'approche d'elle, elle ne sent pas seulement l'alcool, elle sent la sueur et un parfum à la vanille, des mégots de cigarettes s'accrochent à sa perruque rousse, ainsi qu'à sa robe ornée de strass, un de ses longs gants pendouille comme une extension flasque de son bras. Elle me regarde, d'un mouvement sec de la main elle repousse sa chevelure, je découvre alors un visage aux traits bouffis par l'alcool, j'entr'aperçois sa pomme d'Adam. Elle ouvre la bouche, elle bafouille, elle est bien trop imbibée pour être intelligible. Je prends mon portable et j'hésite, je lui demande si elle préfère une ambulance ou les pompiers, vu sa robe et la hauteur de ses talons j'opte pour les pompiers, elle veut me remercier, je ne lui en laisse pas le temps et je prends dans sa minaudière de quoi payer mon verre, elle veut

m'en empêcher, elle semble vouloir lever son bras, mais ce n'est pas l'intention de ce dernier qui choit sur son ventre, je pose le billet tout en disant au barman de garder la monnaie, puis je quitte son bar et me dirige boulevard Barbès.

## NIGHT OF THE LOTUS EATERS

Je n'avais pas besoin de lever la tête, en sortant du taxi, je savais que Dario était de retour avec son cortège d'ennuis, et le moindre était sa manière d'écouter la musique, fenêtre grande ouverte, on entendait résonner Nick Cave, et sa *Nuit des mangeurs de lotus*. Deux ans qu'il était l'un de mes colocataires, certainement le pire, et aussi le plus ancien après Octave, qui lui squattait depuis... qu'importe, on ne retient après tout que la date, rétrospectivement, puisque quand il s'agit d'un parasite c'est au moment où il donne congé de sa personne qu'on se souvient du nombre d'années... mais Octave j'ai fini par l'apprécier. Il était discret, et rasait les murs quand il me voyait, parfois on se retrouvait dans le salon qui lui servait de chambre. À l'inverse, Dario, deux années qu'il me foutait le souk. Ce qui m'a toujours étonné chez lui, c'est sa propension à s'étendre, j'ai eu beau lui poser des limites, donc être déterminé, il ne pouvait s'empêcher de bifurquer, de louvoyer, non pas pour transgresser : il était tout simplement expansif.

Dario aimait s'inviter, fouiller, questionner, se livrer à un authentique travail d'investigation, ce qui faisait qu'il m'était devenu difficile, voire impossible, de louer aux vacanciers ma plus grande chambre, que j'avais transformée en studio, au point que, pour les derniers, j'ai dû les rembourser... Pour l'inciter à partir, j'avais prétexté que son comportement portait préjudice à ma deuxième profession de mar-

chand de biens — j'évitais bien entendu d'évoquer le cas d'Octave. Oui, après tout, je lui avais refourgué le salon, et même s'il ne me payait pas de loyer, il pouvait jouir de son espace en toute tranquillité, et faute de touriste le plus souvent Dario occupait le canapé-lit, et je voyais bien que cela déplaisait à Octave, mais que pouvait-il faire ? Ce sont les enfants de bourgeois qui mènent les révolutions... lorsqu'on n'a pas de ressources, on supporte... Je convoquai une réunion dans la cuisine et lui proposai une alternative, partir, sinon j'étais dans l'obligation de revoir de manière drastique (je crois que c'est le terme que j'ai préféré à prohibitive) ses mensualités, en alléguant que sa disposition à s'introduire dans les chambres (je ne mentionnais pas la mienne, où il avait pris l'habitude de me piller mes services de presse, surtout mes CD et films, étonnamment il ne prenait jamais les livres) m'avait fait perdre de l'argent... beaucoup d'argent...

J'étais assez content de moi, je croyais avoir trouvé une parade pour m'en séparer, je m'apprêtais même à lui faire don du mois en cours, et du prochain. Je prenais très au sérieux mon métier, au point que, par acquit de conscience professionnelle, je lui faisais remarquer qu'à ce prix il pouvait s'offrir un deux pièces dans le centre de Paris. Mais, à mon grand étonnement, il accepta sans moufter la réévaluation.

Il me répondit qu'il trouvait pratique d'être à deux pas de la gare du Nord — mon appartement est situé boulevard Magenta, et il habitait le reste du temps à Bruxelles. Mais surtout qu'il nous aimait, Octave et moi, qu'on était sa famille parisienne... (*sic*). Mon petit con de fumeur de joints retourna dans sa chambre et m'apporta son loyer plus la majoration, puis il alla dans le salon réveiller Octave, pour jouer à la PlayStation...

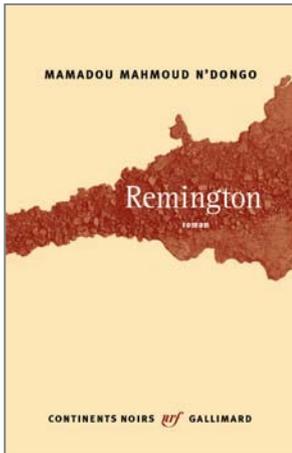
Justement, par égard pour Octave, j'avais décidé de regagner mon appartement. Mon premier mouvement fut de reprendre le taxi qui m'avait déposé, mais il était déjà loin, et si l'option dormir à l'hôtel me tentait bien, je ne pouvais pas décemment laisser Octave seul avec lui. De l'extérieur on voyait la fumée et pire on sentait l'herbe. Même si on était début juillet et que les flics étaient généralement plus conciliants, je ne souhaitais guère finir au poste. Donc il me fallait rentrer fermer cette fenêtre, baisser la musique et voir dans quel état je trouverais mon autre colocataire.

Je poussai la porte du hall d'entrée, montai jusqu'à mon palier, à peine avais-je franchi ma porte que je me retrouvai dans une épaisse brume. Il avait à nouveau transformé mon appartement en fumerie, j'entrouvrais la porte de sa chambre, il dormait, je fermais la fenêtre et coupais la musique, sur le fauteuil Octave avait les yeux globuleux,

c'était ce que je craignais, il avait un sourire béat, il était complètement stone. La dernière fois il m'a fallu deux semaines pour le sevrer. Il était dans son trip, j'avais eu beau arrêter la musique, il continuait à ronronner *Night Of The Lotus Eaters*.

Il introduisit sa clef et j'entendis la claudication agaçante de ses chaussures de cycliste sur mon parquet, il claqua la porte en hurlant que j'avais du courrier, aussitôt je refermais l'écran de mon ordinateur et quittais la silhouette languoureuse d'Emma Peel, il répéta à nouveau que j'avais du courrier, tout en avançant. J'eus juste le temps de dissimuler sous les draps mon érection, qu'il franchissait en cycliste la porte de ma chambre, ce qui eut le don de me faire débânder — on pouvait dès à présent solutionner le problème de la surpopulation, en imposant aux hommes du tiers-monde le port de cette moderne ceinture de chasteté... La perversion humaine est sans limites, toutefois le corps, lui, a ses limites ; de son entrejambe rien ne m'était épargné, il était circoncis et, quand il alla poser sur mon bureau mon courrier, je remarquai malgré moi, qu'il avait de la cellulite aux fesses, mais ce n'était rien comparé à ce qui m'attendait quand il s'inclina pour caresser Octave, mais plus encore quand il se releva, avec tout un florilège de musc, j'ai eu un haut-le-cœur. Et, comme si cela ne suffisait pas, comme si Dario souhaitait provoquer les siècles de domestication de la violence dont j'étais l'aboutissement, comme par un fait exprès, il retira son haut fuchsia ce qui, de facto, dessécha l'air et obscurcit ma chambre : la tenue du cycliste n'était pas seulement moche, elle était agressive. Je n'ai jamais compris la raison pour laquelle les couleurs en étaient si violentes. Concernant un sport pratiqué sur des

Photocomposition CMB Graphic  
44800 Saint-Herblain



# Remington

## Mamadou Mahmoud N'Dongo

Cette édition électronique du livre  
*Remington* de Mamadou Mahmoud N'Dongo  
a été réalisée le 09 juillet 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070137749 - Numéro d'édition : 242551).

Code Sodis : N52585 - ISBN : 9782072469954

Numéro d'édition : 242553.